

--C'est une conspiration !

--Il ne comprends pas ! cria cette femme avec le désespoir indicible de l'ambition déçue. Qu'importent les moyens si le but est louable ? dit-elle encore. Mais il me reste à te révéler...

--Je ne puis en attendre davantage. Etranger à ce pays, j'ai encore le droit de me taire : n'ajoutez rien qu'il soit de mon devoir de dénoncer.

Nighmèh eut un mouvement d'inquiétude.

--Enfant ! reprit-elle en pâlisant, ce n'est pas un peuple idolâtre qu'il s'agit de reconstituer ; c'est un peuple païen, qu'il faut ramener à l'Évangile !... Oui, c'est mon but. La loi du Christ est la seule vraie... Eh bien ! c'est un roi que je veux donner à mes sujets, un roi chrétien. Nighmèh-Sémma ne ceindra la couronne que pour affirmer son droit, et pour acquérir le droit de la transmettre à un plus digne.

--Oh ! exclama Raphaël, ébloui, éperdu.

--Tu es l'héritier d'une maison illustre, poursuivit la bohémienne. Ton nom brille à toutes les pages de ton pays. Moi seule je puis le dire, ce nom ! Moi seule, je puis produire les preuves de ta naissance. Que je le veuille et tu seras demain un grand seigneur, riche à millions.

--Moi !... moi !... balbutia le jeune homme.

--Que cela soit ainsi ! Crois-tu que les monarques, mes frères ! ne reconnaîtraient pas les faits accomplis, si, au lieu de traiter avec une aventurière, ils avaient à compter avec un prince, allié à toutes les maisons souveraines, digne de régner par sa naissance, comme il en est digne par son caractère ?... Et salué roi par l'Europe, que cette prodigieuse audace et cet éclatant succès auraient émerveillée, tu serais salué roi, aussi, par les esclaves de Nighmèh, ta mère adoptive, qui te donnerait le sceptre pour reprendre la couronne.

--Moi !... oh ! mon Dieu...

--A ! ce sont des conceptions puissantes, au-dessus de la portée des esprits vulgaires ! Mais réponds. Ne serais-tu pas heureux d'offrir à Cléonice de Palmaverde, au lieu d'un chapelet de roses blanches, un diadème royal ?

La voix de Nighmèh éclatait en accents de triomphe et vibrait

comme l'airain, emportée qu'elle était, cette femme, par la véhémence de sa passion. Tout avait disparu pour elle, et la réalité des choses n'existait plus pour cette intelligence exaltée par l'excessive grandeur de ses desseins.

Raphaël qui avait, un instant, failli succomber à la violence de son émotion, parvint à la dominer par un effort suprême de la volonté, et ce fut avec un calme qu'eut envie un politique blanchi sous le harnois qu'il prononça lentement ces paroles.

--Si tout ceci n'est point un songe, madame, -- et laissez-moi plutôt croire que c'en est un ! -- n'aspirez pas que je devienne jamais le complice d'une usurpation sacrilège ! Où Dieu m'a mis, je reste !

(A continuer)

— 000 —

LA PETITE MÈRE

Par CH. DESLYS.

(Suite.)

IV

La vallée des Houx.

C'est un des replis les plus délicieux, les plus pittoresques de nos Vosges.

Au flanc des coteaux, jusque sur les crêtes, toute une forêt, toute une armée de sapins et d'épicéas semble monter à l'assaut du ciel, ou se profile leur fleche altière. Ça et là des hêtres, un groupe de peupliers, quelques bouleaux, accidentent en l'égayant cette sombre verdure. On aperçoit, dans les parties basses des roches moussues, de grands houx, force myrtilles, toutes sortes de végétations sylvestres. Au milieu, au fond, c'est comme un collier de prairies qui s'égrène sur les bords de la rivière torrentueuse. Si elle prête un charme de plus au paysage, elle offrait à l'industrie de précieuses chutes d'eau jusqu'alors négligées.

Cet avantage avait décidé le choix des frères Knab, en quête d'une nouvelle patrie pour leur usine. Quant aux ouvriers qui demandaient à les suivre, il y avait là tout à propos, dans la clairière principale, les ruines d'une ancienne abbaye. Quelques réparations suffisaient pour qu'elle servit de premier asile aux émigrants. Il ne leur fallait actuellement qu'un abri. On aurait devant soi toute la belle saison ; le printemps commençait à peine.

Les frères Knab acceptèrent donc. C'était au comptant, ou du moins à peu près, que leurs établissements d'Alsace venaient d'être vendus. Ils avaient des capitaux, des sympathies, de l'influence. Une place fut promptement arrêtée, l'affaire conduite avec cette fiévreuse impatience que donnent le désespoir et l'horreur de l'étranger.

L'abbaye se trouvait appartenir à l'Etat, propriétaire des bois d'alentour. Une concession fut accordée d'urgence. La commune de Gérardmer abandonna quelques terrains, quelques autres furent achetés. Personne ne se montra exigeant. N'était-ce pas à des frères qu'on faisait place sur le sol de la patrie ?

En même temps, des chantiers d'Interlaken, arrivait une de ces vastes maisons de bois qui se démontent pour le transport et se remontent lestement à destination. Le soubassement de pierre se trouva prêt quand arrivèrent les charpentiers suisses. En moins d'une semaine, ils eurent dressé leur chalet, flanqué de deux pavillons. C'était la demeure des chefs de la colonie.

Leurs dames s'y installèrent aussitôt, ayant pour aide de camp Christine Strum. Deux chambrettes lui étaient dévolues pour y loger avec elle toute sa famille.

Quant aux autres, des cloisons s'improvisaient dans les ruines du monastère : au dehors, des baraques et des hangars. On avait mis en réquisition tous les ouvriers du pays. L'usine elle-même commençait à surgir de ses fondations. Déjà ce vallon désert prenait une physionomie nouvelle. Notre ami Jacob Diderich avait eu raison de le dire, tout s'y transformait comme par enchantement.